



Black Boy

Il était dix-sept heures, ce 28 août 1963. Ils étaient près de deux cent cinquante mille à avoir rejoint Washington. La foule était dense, pacifique, déterminée. Je me hissais sur les épaules de mon oncle et dominais ainsi tout ce monde. J'avais huit ans. Je fixais le Lincoln Mémorial. Un homme s'avança au pupitre. Sa voix s'éleva et glissa sur le peuple, mosaïque de noirs et de blancs. Son discours semblait pénétrer chacun des esprits et des cœurs ouverts, qui n'attendaient que l'espérance d'un monde nouveau.

Ses paroles s'imprimèrent sur ma peau. Je ne saisisais pas tout, mais j'en retins l'essentiel.

Puis la foule applaudit et se dispersa. Nous regagnâmes le Broadway noir. Il faisait une chaleur écrasante. Mon oncle m'offrit une glace. Le petit magasin était divisé en deux parties. Nous, nous étions du côté des gens de couleur, et la petite fille blonde qui me faisait des grimaces, du côté des blancs. Je ne comprenais pas bien pourquoi on nous séparait mais cela m'amusait, alors je souriais et me délectais de ma glace à la vanille. Trois ans après que Martin Luther King ait prononcé les mots qui avaient réveillé l'Amérique, des manifestants noirs défilaient dans les rues. Des policiers blancs les frappaient et tentaient de les menotter. Les blancs qui assistaient à cette scène ne bougeaient pas. Ils observaient le spectacle gratuit qui s'offrait à eux. Je me rendis compte des injustices qui pesaient sur ce monde. Je me souvins du jour où j'avais demandé à Mama pourquoi nous étions noirs. Elle m'avait répondu ceci : « *Lorsque Dieu créa la vie, il sculpta des milliers d'hommes et de femmes dans une terre aussi noire que le charbon. Il les plaça sur une île sombre où le soleil n'existait pas. Puis, tous reçurent l'ordre de ne jamais quitter leur continent et d'assurer la fécondité de leur race. Mais un jour, cette île fut pleine à craquer. Alors, ils désobéirent à Dieu et coupèrent des arbres pour confectionner des pirogues. Certains restèrent sur l'île, d'autres s'en allèrent conquérir de nouvelles terres. Un groupe s'installa sur l'île lumière et leur peau s'éclaircit jusqu'à devenir blanche comme le lin. Un autre accosta sur l'île ventée où ils furent obligés de plisser les yeux pour empêcher le sable de les aveugler. Leurs yeux devinrent aussi fins que des grains de riz. Enfin, le dernier groupe posa un pied sur l'île des*



sables. Ils marchèrent durant de longues années, traversant les tempêtes orangées et leur peau prit peu à peu la couleur du sable. Et c'est ainsi que les camaïeux de peau naquirent. » J'aimais ses histoires oniriques et réalistes. Je respirais son parfum d'orange que je n'oublierai pour rien au monde.

En avril 1968, je fêtais mes treize ans. Les massacres qui se répétaient maintenant depuis trois années grondaient jours et nuits dans mes oreilles. Mon oncle s'écroula brusquement sur une chaise. Ma tante qui coupait des fruits sursauta. Lorsqu'il croisa ses yeux, le visage poupin de Mama devint livide. Martin Luther King avait été assassiné. L'espoir avait été balayé de ce monde. Je voyais bien que les miens souffraient et je souffrais en retour. Je voyais bien que le monde ne tournait pas rond, et que les injustices dansaient le madison dans les rues. J'avais beau comprendre ce que vivait notre pays, et peut-être même le monde en ce moment, je ne comprenais toujours pas pourquoi tous s'acharnaient contre les gens de couleur. Dieu, tout là-haut sur son nuage, devait être en colère. À partir de ce jour, je décidai d'achever le rêve perdu de Martin Luther King.

Le temps s'était égrené comme le sable du sablier sur mon bureau. Au cours des vingt dernières années, j'avais créé un refuge et un centre d'écoute pour les jeunes de couleur, victimes de violences raciales. Ma plus grande fierté, c'était d'écouter ces jeunes et de les aider à se sentir mieux. Nous étions en 2014. Bien des choses avaient changé. D'immenses buildings flambants neufs se dressaient maintenant dans les rues qui constituaient autrefois mes terrains de jeux. J'avais cinquante-neuf ans. Je marchais d'un bon pas dans les rues bruyantes de New-York en direction du collège de ma petite-fille. C'était une enfant exceptionnelle. Très mûre pour son âge, elle dévorait les pièces de Shakespeare et me parlait déjà de philosophie et d'humanité. Elle avait un don pour la poésie et l'écriture. Chaque vendredi, j'allais la chercher à son école et elle me faisait part de ses réflexions de la semaine. Elle grandissait aussi vite qu'un petit arbre plein de sagesse. Très rapidement, elle entra à l'université, et entama de prodigieuses études littéraires.

C'était un samedi soir, nous étions en mai 2020. Avachi dans le sofa, un journal à la main, j'écoutais d'une oreille distraite les informations. Soudain, on annonça qu'un homme noir avait été abattu par des policiers. Les vidéos tournées par les passants étaient violentes. Je me



couchais avec une boule dans la gorge. Je me sentais impuissant. C'était comme si tous les efforts menés au fil du temps n'avaient servi à rien.

Le lendemain, alors que je me rendais à la bibliothèque, des manifestants révoltés par ce qui s'était passé la veille, brandissaient des pancartes, criant au scandale. Un homme m'interpella avec des mots qui me donnèrent des frissons « Hey, you, black boy ! »

Je me retrouvais au sol, immobilisé, chacun de mes membres plaqués contre le béton. Personne n'intervint. Les souvenirs vinrent panser ma douleur. Je vis le petit garçon courant sous la pluie, se faufilant à travers les gouttes pour rejoindre le kiosque de presse et acheter le nouveau numéro du *Times* à cinquante cents, puis lire l'article sur Martin Luther King. Je revis une Mama furieuse, qui séchait son petit trempé jusqu'aux os dans le petit salon et un oncle, riant aux éclats. Je revis des diplômés, une église, une robe blanche, un mariage, des naissances, des grues, l'internet...

Les bruits s'intensifiaient autour de moi, jusqu'à devenir insupportables. Je m'éveillai brusquement. J'étais dans une chambre d'hôpital. Ma famille était là, inquiète. J'appris que j'avais été agressé dans la rue par un policier. J'avais plusieurs côtes brisées, le crâne traumatisé, mon esprit désorienté. Les choses n'avaient finalement pas tant changé que ça. J'étais épuisé. J'avais l'impression que toutes mes ambitions et mes espoirs pour ce monde s'écroulaient après plus de quarante ans d'efforts.

Le médecin me força au repos, je devais reprendre des forces physiques et morales... Cela prendrait du temps. C'était comme si on m'annonçait que j'allais mourir. Pour moi, c'était comme si je laissais à l'abandon des milliers d'âmes sans défense. C'était comme exposer de frêles brebis à une horde de loups affamés. Mais je n'avais plus qu'à attendre. Alors je regardais les jours défiler, les saisons faner. J'écrivais à ma petite-fille mes réflexions sur le monde, puissent-elles lui être utiles un jour, je l'espérais.

De longs mois s'écoulèrent. Je n'avais plus aucune nouvelle de ma petite. Elle devait être très occupée. Un beau jour, ma femme s'assit à côté de mon lit et alluma la télévision, un nouveau président avait été élu, nous allions regarder la cérémonie d'investiture. Des chanteurs et célébrités dont je ne connaissais même pas l'existence enchaînaient des discours sans grand intérêt. Soudain, une jeune femme vêtue d'un jaune flamboyant se présenta au



Perrine LENFANT (lycée René Char, Avignon – 84)

pupitre. Je croyais rêver. Je regardais ma femme qui me souriait les yeux remplis de larmes. Elle était là, à la place de cet homme, qui avait bouleversé ma vie, tracé mon destin. Elle fixait sans peur une Amérique nouvelle, soufflant des mots d'espoir qui glissaient sur les spectateurs, comme l'avait fait Luther King avant elle.

L'espoir que je m'étais appliqué à entretenir durant toute une vie, et que je croyais désormais perdu, se remit à briller, dans mes yeux, et dans ceux d'Amanda, ma petite Amanda.

Perrine LENFANT